

Extrait n°3 du livre :

Beauregard

de

Jean-Paul Bouchet

Renseignements, autres extraits, commande sur :

<http://www.jeanpaulbouchet.fr>

Diogène

Il boitillait le long de la route en poussant son vélo. En arrivant sur le pont, il entendit un bruit de moteur derrière lui puis des phares l'éclairèrent en projetant son ombre sur le parapet. La voiture s'arrêta à côté de lui. Une voix jeune l'interpella :

- Eh bien Diogène ! Tu en tiens une bonne !

Des rires fusèrent.

- Monte ! On va te ramener chez toi. Laisse ton vélo dans le talus ! Tu le récupèreras demain. On ne va pas te le voler, ton biclou !

Le vieil homme ruisselant baissa la tête et bredouilla :

- Merci ! Ça ira !

Le conducteur eut pitié et insista :

- Tu es trempé comme une soupe. Monte quand même ! Tant pis pour mes sièges, ils sécheront.

- Merci ! Je n'ai plus que trois cents mètres à faire.

- Comme tu veux ! Bonne nuit !

La voiture démarra et disparut au-dessus de la côte. Diogène remonta son pantalon mouillé qui lui collait aux cuisses, entravant sa marche, puis il reprit la route.

Il tâtonna derrière le pot de fleurs fanées pour prendre la clé. Il

bougonna en entendant sa chienne gratter la porte, gémissante, et se dépêcha d'ouvrir. Il alluma la lumière. Une ampoule qui pendouillait au bout d'un fil éclaira la pièce. Diogène enleva sa veste, la secoua et l'étendit sur le dossier d'une chaise devant le poêle. Il passa sa main sur la platine qui était à peine tiède mais ne remit pas de bois dans le foyer. Il s'assit lourdement sur le banc, insensible aux marques de tendresse de sa chienne et de son chiot qui appuyaient leur tête sur son genou. Il pleurait et les larmes coulaient sur ses joues ridées et mal rasées. Il pleurait car il estimait n'avoir pas mérité d'assister à un tel spectacle à la fin de sa vie. Il avait cette impression désastreuse que tout s'écroulait autour de lui pour laisser place au vide, un vide cruel, affectif. Bertrand et Isabelle, ses enfants spirituels, les personnes qu'il aimait le plus, se détruisaient sous ses yeux. Il hocha la tête en soupirant. Combien de fois avait-il ressenti, dans sa vie, cette sensation d'infinie tristesse ? Il réfléchit. Quatre fois ! Quatre fois seulement, mais cette fois-ci, trop vieux pour faire face, il n'était plus capable de surmonter sa détresse.

Il avait pleuré, seul, le jour de sa première rentrée scolaire. Seul, sous le préau de l'école quand un grand de quatorze ans lui avait révélé que sa marraine n'était pas sa maman. Il prétendit qu'elle était trop vieille et l'avait adopté, car il ne portait pas le même nom qu'elle. L'imbécile affirma, haut et fort, devant ses camarades, que sa vraie mère était une putain car seules les putains abandonnaient leurs enfants. Il pleura, prostré et entouré d'une farandole de gamins moqueurs qui le traitaient de « fille » et de « fils de pute. » Il s'efforça toute la matinée de contenir son désarroi mais éclata en sanglots quand sa marraine le prit dans ses bras, à la sortie de l'école. Il enfouit son visage dans le corsage de sa « mamet » pour échapper aux quolibets de ses copains. Ce n'est qu'en arrivant à la maison qu'il lui avoua les raisons de son chagrin. Elle le consola mais elle pleura, elle aussi, et il s'en fit le reproche. Le spectacle de sa marraine, en larmes par sa faute, le hanta toute sa vie, et l'incita à

toujours cacher sa tristesse qu'il savait contagieuse. Depuis ce jour, il s'était forcé à être heureux par obligation. Était-il un enfant de putain ? Il ne le sut jamais mais il accorda toujours une grande tendresse aux « filles de joie » jusqu'à se battre, en sortant d'un bordel sordide de Saigon, contre un fusilier marin qui refusait de régler les complaisances d'une prostituée annamite.

Diogène renifla et se leva pour mettre une bûche dans le fourneau. Il fut surpris de découvrir dans le panier à bois des brins de laine mâchouillés. En poussant les investigations plus loin, il découvrit une chaussette... plus précisément le haut d'une chaussette car le pied avait été grignoté. Aucun doute : le chiot s'était fait les dents en commençant par la portion la plus goûteuse et odorante. Il décida de le gronder sur-le-champ et éleva la voix en agitant l'objet du délit devant la gueule du coupable. Quand il jugea la punition suffisante, il ouvrit le tirage du poêle et se mit à réfléchir.

La seconde fois qu'il avait pleuré, ce fut dans la chambrée d'une caserne de Nancy, pendant son service militaire. Il serrait rageusement une lettre : sa perm de trois jours pour l'enterrement de sa « mamet » lui avait été refusée, sous prétexte qu'elle n'était pas sa mère. Ce privilège n'était accordé qu'aux soldats qui perdaient un proche. Il attendit l'extinction des feux pour s'enfuir la tête dans l'oreiller.

Diogène inspecta la tige de la chaussette : elle n'était pas effilochée et pourrait encore servir. Il hocha la tête.

La troisième fois qu'il avait pleuré, ce fut le jour où il trouva le corps de Jean-Marie Fontaine, le frère aîné de Bertrand, au milieu des bois. Il faisait nuit. Sa lampe avait d'abord éclairé une botte et en remontant le faisceau, il vit la tête. Les yeux n'étaient pas fermés et regardaient encore avec incompréhension la cime des sapins. Il lui prit la main, une main froide, et il éclata en sanglots. Il fouilla dans sa veste pour prendre sa trompe de chasse. Il sonna un coup

long comme on sonne la mort d'un chevreuil. L'appel fut répété et les lueurs convergèrent toutes dans sa direction. Le père Fontaine arriva le premier en courant et en trébuchant, puis ce fut la mère... Diogène secouait la tête comme pour échapper au cauchemar. C'était quelqu'un, le Jean-Marie ! Bon gars et pas avare au travail ! On avait encore entendu sa tronçonneuse quand la nuit tombait. Il avait voulu abattre un dernier sapin avant de rentrer. Ce fut son dernier sapin et il ne rentra pas.

Le chiot pissait contre le tas de petit bois, Diogène se leva pour aller chercher la serpillière, sans bougonner car il avait oublié de le sortir. Il était aussi trop jeune pour comprendre que la propreté était une règle élémentaire quand un chien vit avec son maître.

La quatrième fois qu'il avait pleuré, ce fut quand Eliane vint mourir à ses pieds, éventrée par un grand sanglier qu'elle tenait au ferme. Eliane ! La chienne de sa vie ! La meilleure de tout le canton ! Sa compagne ! Il l'avait appelée ainsi en souvenir d'un retranchement de Diên Biên Phù qu'il avait défendu jusqu'à sa dernière cartouche. Eliane ! C'était une brave ! Aussi brave que tous les héros d'infortune qui moururent sans connaître la gloire qui ne rime, injustement, qu'avec victoire. Eliane... Diogène soupira en caressant la tête de sa chienne posée sur son genou. Elle fermait les yeux et frémissait de bonheur, insensible à son effronté de fils qui lui mordillait la queue.

La cinquième fois qu'il avait pleuré, c'était ce soir-là, quand il vit Bertrand tirer la nappe. Ce n'était pas une banale scène de ménage, une petite dispute avec réconciliation sur l'oreiller. C'était beaucoup plus grave, plus profond. C'était un affrontement qui laisserait à jamais des cicatrices indélébiles. Et Isabelle ? Qu'avait-elle pu dire à son mari pour provoquer une telle violence ? Diogène n'avait pas perçu ses paroles mais il avait entendu Bertrand hurler le nom de Ratot. Il était évident que le régisseur était responsable du déchirement du couple... et de la déprime d'Alain, le garde

forestier... et de la perte de la chasse et de la pêche de Beauregard. Le salaud continuerait-il impunément son œuvre de destruction ? Non !

Il regarda son Massu suspendu au-dessus de la cheminée. Son Massu ! C'est ainsi que Diogène appelait son MAS 36¹ transformé en carabine de chasse par un armurier de Pontarlier. Son Massu ! Il lui avait trouvé ce nom en hommage au célèbre général, le vainqueur des Viêts à Hanoï, un ancien d'Indochine, comme lui. C'était une arme performante à la guerre comme à la chasse. Il se leva et passa sa main noueuse sur la crosse dépolie par les ronces et les épines. Il l'aimait bien son Massu ! Combien de sangliers et de chevreuils avait-il tirés avec son antiquité ? Insensible au tableau de chasse, il n'avait jamais compté, mais il savait que le dernier gibier qu'il tirerait, serait un gibier de potence. Inutile de mettre cinq balles dans le chargeur ! Une balle, une seule balle et l'affaire Ratot serait définitivement réglée. Sa décision prise, Diogène ressentit un profond soulagement. Il semblait presque heureux. Il ouvrit le buffet de la cuisine pour en sortir la bouteille de goutte. Il se dirigea vers l'évier et plongea la main dans le bac où trempait la vaisselle de la semaine. Il en retira un verre mousseux qu'il rinça, non par hygiène mais pour ne pas dénaturer le goût de l'eau de vie de mirabelle.

Il avala la première gorgée et réfléchit : combien de temps lui restait-il à vivre ? En toute logique, à soixante-seize ans, ses jours étaient comptés. S'il était arrêté et reconnu coupable d'avoir assassiné Ratot, sa détention ne serait que de courte durée... trois ans... voire quatre ans, pas plus. Ce n'était pas cher payé pour un crime ! De plus, il aurait la satisfaction de savoir Isabelle, Bertrand, Nelly et tous les membres de la famille Fontaine heureux comme avant... avant que ce salaud de régisseur ne détruisît tout sur son passage. Diogène sourit : à Diên Biên Phù, pensait-il faire de vieux os ? Certainement pas ! Du rab ! Depuis cinquante-six ans, plus

¹ Ancien fusil de guerre français.

d'un demi-siècle, il faisait du rab ! Pourquoi ? Parce qu'il avait eu la chance d'être grièvement blessé ! Ce n'était pas banal ! Après la reddition, les Viêts autorisèrent la Croix Rouge à évacuer les blessés mais les survivants sains furent emmenés dans des camps de rééducation où presque tous trouvèrent la mort, après avoir vécu l'enfer sur terre.

Diogène eut un doute quand le chiot s'attaqua au pied de table qu'il rongea avec délectation. Les chiens ? Il vida son verre cul-sec, claqua la langue et sourit. Bertrand s'en occuperait ! Il se servit de nouveau une « petite » mirabelle. Vite ! Il devait se débarrasser du salopard, le plus vite possible. Il irait à la pêche aux informations dès le lendemain matin. Il commencerait par rendre visite au garde forestier. Il l'interrogerait habilement, discrètement, pour savoir quand et à quel endroit il pourrait rencontrer Ratot... Ensuite, il passerait voir Bertrand, innocemment, il avait une bonne nouvelle à lui annoncer : les grenouilles commençaient à frayer dans le bas du Jura. C'était un gars de la Bresse, bavard comme tous les ventres jaunes, qui l'avait dit au bistrot de Beauregard.

Le chiot aboyait rageusement en tenant au ferme la minette grise. Diogène émergea de son sommeil. Une lueur filtrait timidement à travers les rideaux gras de la cuisine. Le jour se levait. Il se redressa et s'assit sur le canapé. Il tendit la main et constata avec satisfaction que son pantalon et sa veste, posés sur une chaise devant le fourneau, avaient séché pendant la nuit. Il avait bien dormi, profondément car il ne s'était pas réveillé une seule fois pour aller pisser. Il s'étira et tourna la tête de gauche à droite puis de haut en bas et n'eut plus de doute : malgré les averses de la veille, son

arthrose ne le faisait pas souffrir. Il se leva, alluma la lumière et jura. A voir les tronçons de laine jonchant le sol, le chiot s'était attaqué à l'autre chaussette qu'il tenait fièrement dans sa gueule. Diogène se fâcha :

- Tu es bien le fils de ton père. Un carnassier, celui-là, il en a fait pire qu'à pendre à Isabelle. Seule la chasse l'a calmé. Il faut dire que c'est un ardent, et pas feignant. Un vrai foudre de guerre après les sangliers !

L'évocation des qualités de Faraud apaisa la colère du vieillard.

- Ça va pour un coup, mais que je ne t'y reprenne pas ! Tu mériterais que je te foute mon pied au cul. Voilà ce que tu mériterais ! Vilain méchant !

Le chiot parut comprendre la leçon car il abandonna la chaussette pour ronger son pied de table préféré et déjà bien entamé. Diogène ouvrit la fenêtre : il ne pleuvait plus et une belle journée s'annonçait. Il regarda la pendule : sept heures ! Il avait le temps de passer prendre un jus au café de Beauregard avant de rendre visite au garde.

Suzy le regarda entrer et plaisanta en riant :

- Salut Diogène ! Alors comme ça, il paraît que tu en tenais une bonne hier soir ?

- Qu'est ce que tu chantes ?

- Des jeunes d'Aigremont m'ont dit que...

- Laisse-les braire. J'étais très bien. Je me suis fait rincer sous la flotte. Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle. Sers-moi donc un jus et un calva !

Un homme poussa la porte. Il était habillé élégamment d'un loden vert, coiffé d'un chapeau de feutre assorti et chaussé de

bottes. Un chasseur d'opérette, pensa Diogène. Il s'approcha du bar sans saluer et demanda à la serveuse.

- Servez-vous des repas à midi ?

- Tous les jours sauf le mercredi et le soir...

- Votre planning m'importe peu. Je voudrais savoir, précisément, si je peux déjeuner aujourd'hui à midi.

- Ben oui ! On est lundi.

- Parfait ! Puis-je consulter la carte ?

- On n'a pas de carte. On sert un repas unique.

- Quel est le menu ?

- Ça dépend !

- De quoi ?

- De la patronne ! C'est elle qui décide. Des fois c'est de la blanquette, des fois c'est...

L'homme balaya d'un geste l'historique gastronomique.

- Pouvez-vous lui demander ce qu'elle a prévu aujourd'hui ?

- Je n'en sais encore rien. Elle est partie faire les courses.

- Tant pis ! Je passerai vers midi pour savoir si les plats me conviennent. Avez-vous le wifi ?

Suzy le regarda avec étonnement.

- Du ouifi ! C'est quoi ?

- Le wifi ! Oubliez ma question ! Je constate que vous ne l'avez pas.

- Ben ! On en a peut-être. C'est peu demandé alors il faut que je me renseigne auprès du patron. Ça ressemble à quoi ?

L'homme sourit cruellement :

- Ça ne ressemble à rien. C'est invisible.

Suzy dévisageait son client avec effarement. Elle avait presque peur de cet individu mystérieux qu'elle ne connaissait pas. Elle bredouilla au bord des larmes :

- Ben ! Si c'est invisible, comment voulez-vous que j'en trouve ?

Diogène s'inquiéta aussi. Que venait faire cet étranger énigmatique ? Était-ce un fou ou un sorcier ? Il lui jeta un coup d'œil furtif : l'homme sortit son portable. Il pianota sur les touches puis parla :

- C'est monsieur Ratot ! Il est inutile de m'envoyer les documents sur mon ordinateur portable. Je ne pourrai pas les consulter avant demain, à Dijon. Je suis dans un bled paumé du Jura pour marquer des épicéas bostrychés². Je vous signale également que le réseau satellite est insignifiant. Vous pouvez cependant me joindre à quatorze heures. Je serai en rendez-vous à la scierie d'Aigremont.

Il raccrocha puis partit sans dire un mot. Diogène ressentit des picotements sur tout le corps. L'ennemi était là ! Il fallait battre le fer quand il était chaud ! Des épicéas malades ! Il y en avait le long du chemin des Graviers !

Suzy retrouva ses esprits :

- Tu sais ce que c'est du ouïfi ?

- Oui ! C'est assez fort et ça torche vite ! On en buvait en Indochine ! C'est un peu comme du kéfir mais moins sucré. Tu vois ce que je veux dire ?

- D'accord ! Mais pourquoi c'est invisible ?

- Grosse sotte ! Si tu n'en as pas, c'est invisible ! Si tu en avais, tu verrais la bouteille. Mets le café sur ma note, je suis pressé !

² Bostryche : maladie causée par un insecte.

Elle le regarda avec admiration

- Tu en sais des choses ! C'est bien de voyager.